

KEI MILLER
*By the rivers of
Babylon*

Z

« Savant dosage d'histoire et de poésie, son roman est un air qui emporte et dont les paroles dessillent le regard. » Gladys Marivat, *Le Monde des livres*

« Dans cette Jamaïque livrée à elle-même par des élites avaries de leurs privilèges, Miller laisse un soupçon d'espoir, un parfum de lutte pour l'émancipation. » *L'Humanité*

« La traduction est si fine qu'on déguste chaque mot *autan-lontan*, comme disent si bien les Jamaïcains. » Karin Cherloneix, *Ouest France*

« Kei Miller étrille ce système répressif avec fougue dans une langue pleine de vie, créatrice, aux termes éloquents : « femme-misère », « bouche cancan », tout en alliances de termes et glissements phonétiques. » Franck Mannoni, *Le Matricule des anges*

« Kei Miller compose un roman choral dans lequel sa terre natale surgit sous le signe de la misère, de l'espoir et de la vie. » Kerenn Elkaïm, *Livres Hebdo*

« C'est dans ce pressentiment de l'impalpable que réside toute la force de *By the rivers of Babylon* qui restitue la langue créole et l'art des silences, les croyances rastafari et l'atmosphère prophétique. » Kenza Sefrioui, *TelQuel*

« *By the rivers of Babylon* révèle une audace d'écriture, une force de libération, une foi dans la puissance du verbe, du rêve éveillé et de l'incantation. » Agnès Freschel, *Zibeline*

« Kei Miller nous offre ici un admirable roman. » Véronique Petetin, *Études*



Et le peuple de Jamaïque prit son envol

Kei Miller donne voix aux sans-grade pour sonder l'histoire de l'île des Caraïbes

GLADYS MARIVAT

Kei Miller écrit toujours là où se rencontrent la Jamaïque – où il est né en 1978 – et le Royaume-Uni, où il vit. Sondant l'histoire violente de l'ancienne colonie britannique, il donne la parole à ceux que l'on n'entend jamais. Le peuple, les pauvres, les fous. Dans *L'Authentique Pearlina Portious* (Zulma, 2016), son premier roman publié en France, il suivait les mésaventures d'une prophétesse jamaïcaine envoyée en hôpital psychiatrique dès son arrivée en Angleterre. Dans *By the Rivers of Babylon*, il met au jour le destin d'Alexander Bedward (1848-1930), un prédicateur jamaïcain qui voulait relever un peuple humilié et que les Britanniques ont jeté, lui aussi, à l'asile.

A l'époque, la presse avait fait de cet homme un mauvais clown. C'était en 1920. Bedward, qui était proche du panafricanisme de Marcus Garvey (1887-1940, tenu pour un prophète par les adeptes du mouvement rastafari), avait annoncé à ses fidèles qu'ils pourraient s'envoler vers l'Afrique depuis le sommet d'un arbre à pain. Montrant l'exemple devant des milliers de Jamaïcains rassemblés pour assister à son envol, Bedward était tombé et s'était cassé une jambe. Déclaré fou par l'administration coloniale, il devait mourir dans un asile dix ans plus tard.

Or, cette « histoire, telle qu'elle est consignée et telle qu'on la murmure encore, n'est qu'une version de l'histoire », déclare le narrateur anonyme de *By the Rivers of Babylon*. « Conscience sans enveloppe corporelle », ce dernier survole Augustown, un quartier pauvre de la capitale, Kingston. C'est là que vit Ma Taffy. Pour cette mamie très respectée, l'histoire de Bedward n'est pas « l'histoire d'un fou qui se met à croire qu'il peut voler comme ça. (...) C'est juste une histoire comme plein d'autres dans cette foutue île de Jamaïque – juste un homme qui lutte et que ce maudit pays a

décidé de mettre à terre ».

Souvenirs d'humiliations

A terre, là où se trouvent la plupart des personnages du roman. Un chef de gang, une prostituée, une jeune mère célibataire... Tous sont mis en échec par « Babylone », c'est-à-dire par la police et, plus largement, par le système qui maintient les inégalités sociales en Jamaïque. Le roman s'ouvre sur le 11 août 1982, lorsque Ma Taffy voit Kaia, son petit-fils, rentrer de l'école en pleurs. L'instituteur a coupé les dreadlocks de l'enfant, un véritable crime chez les rastafaris. Un crime qui, elle en est sûre, va provoquer l'« auto-clapse » – un mot qui, en dialecte jamaïcain, signifie « le désastre imminent, la calamité ». Avant la fin de la journée, en effet, tout s'effondrera, tandis que Kei Miller orchestre sous nos yeux sa tragédie.

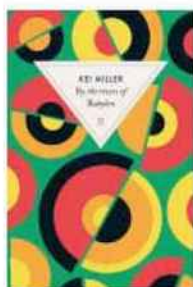
Car ce qui est arrivé à Kaia réveille des souvenirs d'humiliations à Augustown, celle de Bedward et de bien d'autres. Les anciens se mettent à raconter « des histoires qui n'ont jamais été couchées sur le papier et qui survivent dans les coins les plus reculés de la mémoire des gens », tandis que les rastas descendent de leurs collines vers l'école en criant : « Feu ! Feu ! » Bien sûr, ce n'est pas qu'une affaire de cheveux ou de religion. « Pour se tenir droit, les hommes ont besoin de croire en quelque chose », observe Ma Taffy, et « Babylone fera tout ce qui est en son pouvoir pour trouver de quoi il s'agit et te l'arracher ». Tel un chœur grec, le chant des rastas nous révèle ce « quelque chose » : l'âme du peuple jamaïcain. C'est là tout l'art de Kei Miller. Savant dosage d'histoire et de poésie, son roman est un air qui emporte et dont les paroles dessillent le regard. ■

BY THE RIVERS OF BABYLON
(Augustown),
de Kei Miller,
traduit de l'anglais (Jamaïque)
par Nathalie Carré,
Zulma, 304 p., 20,50 €.



LOISIRS, SORTIES, CULTURE

LITTÉRATURE ROMANS



By the Rivers of Babylon. Dreadlocks de la discorde

Si Kei Miller raconte une Jamaïque onirique, les tensions sociales qu'il décrit sont, elles, bien réelles.

Même si la passionnante exposition de la Philharmonie de Paris « Jamaica, Jamaica », a permis de dépasser les raccourcis, assimilant la culture de l'île caribéenne à l'unique Bob Marley, elle demeure relativement méconnue et caricaturée en France. Le bouleversant roman de Kei Miller « By the Rivers of Babylon », récent lauréat du prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde, pourrait contribuer à changer la donne. Miller pose un regard onirique sur Augustown, un quartier populaire et imaginaire de Kingston, la capitale de la Jamaïque.

Le roman débute en avril 1982 par un drame. Kaia, un gamin rasta, revient en pleurs de l'école. Son instituteur, le sévère M. Saint-Josephs, a commis

colère monter. Dans un pan parallèle du récit, elle raconte l'ascension d'Alexander Bedward, le prêcheur volant, héros d'Augustown.

Le bouleversant roman de Kei Miller, lauréat du prix Carbet de la Caraïbe, donne une autre image de Kingston.

un acte irréparable en rasant ses dreadlocks. Ma Taffy, la grand-mère aveugle et hypersensible de Kaia, sent d'emblée la malédiction arriver et la

Dans ce roman, pointent les inégalités sociales d'un pays clivé où un racisme systémique accompagne les rapports de classe. Dans cette Jamaïque



NEMO PERRIER STEFANOVITCH / LEEIMAGE / EDITIONS ZULMA

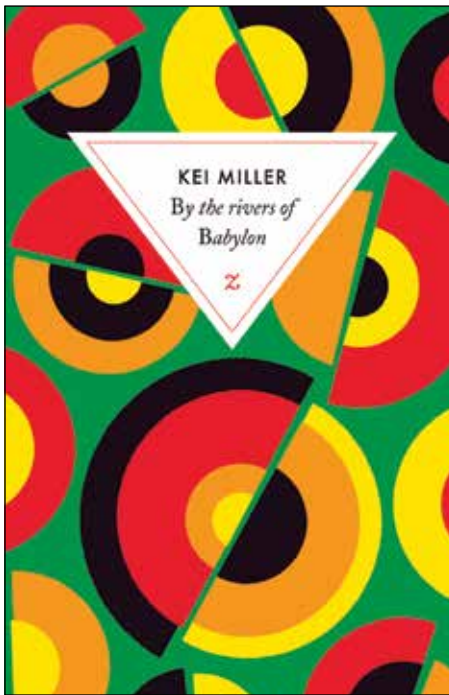
délabrée, livrée à elle-même par des élites avares de leurs privilèges, Miller laisse un soupçon d'espoir, un parfum de lutte pour l'émancipation.

M. M.

« BY THE RIVERS OF BABYLON », DE KEI MILLER, TRADUIT DE L'ANGLAIS (JAMAÏQUE) PAR NATHALIE CARRÉ, ZULMA, 304 PAGES, 20,50 EUROS.

Stand-up for your rights

Fiction. Prix OCM Bocas pour la littérature caribéenne 2017, le troisième roman du Jamaïcain Kei Miller raconte un pays dévoré par la misère et le racisme, et où plane le parfum de la révolte.



►► *By the rivers of Babylon*, Kei Miller, traduit de l'anglais (Jamaïque) par Nathalie Carré, Zulma, 304 p., 270 DH



Kei Miller est poète et l'auteur de deux romans, dont *L'authentique Pearlline Portius* (Zulma, 2016).

“**P**our connaître un homme, il faut connaître la forme de sa douleur”, dit-on à Augustown. Dans les bas quartiers de Kingston, en cet avril 1982, l'air est lourd d'un "autoclapse" imminent. Car Kaia est rentré de l'école en pleurant. La tête rasée par M. Saint-Joseph, un instituteur raciste. Sur le sol de la salle de classe gisent encore les dreadlocks du petit garçon, comme des serpents morts. Il y a longtemps déjà, Clarky s'était pendu pour avoir subi la même humiliation. Car pour les Rastafari, il n'y a rien de pire que de trahir le vœu qu'“aucune lame jamais ne passera sur ma tête”. Ma Taffy, la grand-mère aveugle de Kaia, imperturbable face au gang du redoutable Angola et aux descentes de “Babylone”, les policiers blancs, frissonne et en pose son joint. Elle a reconnu “l'odeur prégnante de fruit mûr qui empeste l'air, comme une jaque prêt à tomber au sol dans le vert éclatant de sa maturité”. L'odeur de la catastrophe.

Prophéties et rêves d'émancipation

Dans ce roman, le deuxième traduit en français, Kei Miller brosse le tableau terrible d'un pays dévoré par le racisme et la misère. L'île des Caraïbes est quadril-

lée par la ségrégation où la classe sociale recoupe la couleur de peau et dresse au sein de la même ville des barrières invisibles mais presque infranchissables. Au point que même les amours adolescentes de Gina et Matthew ne songent même pas à se bercer d'espoirs romantiques. Kei Miller rend palpable le poids de l'esclavage dans les mentalités, dans les structures sociales, où ce sont les grands-mères qui élèvent les enfants quand les hommes sont absents et les mères trop jeunes. Il campe de beaux personnages de femmes : Ma Taffy, “femme-misère” qui a perdu la vue quand la colonie de rats a provoqué l'effondrement de son toit, sa nièce Gina, brillante étudiante aussi érudite en sciences qu'en impitoyables leçons de la vie, dont “*utiliser les armes de Babylone contre Babylone*”. Et c'est dans ce pressentiment de l'impalpable que réside toute la force de ce roman qui restitue la langue créole et l'art des silences, les croyances rastafari et l'atmosphère prophétique. Après *L'authentique Pearlline Portius* qui racontait l'histoire d'une prophétesse, Kei Miller évoque le prédicateur volant, Alexander Bedward, qui pensait pouvoir s'envoler vers l'Afrique une fois son corps débarrassé du sel et qui mourut dans un hôpital psychiatrique. Il convoque aussi la figure de Marcus Garvey, initiateur du panafricanisme. Toutes ces figures qui ont plaidé pour l'émancipation d'un peuple humilié traversent ce livre. Le titre même est emprunté à ce psaume de *L'Ancien Testament*, devenu une chanson culte, où le peuple réduit en esclavage est sommé de chanter. ■

Dans le texte. L'Accord tacite

““Hé, rasta, tu me vends une de tes oranges ?”

Clarky regarda l'homme, puis lan. Il ne hocha pas la tête mais son regard était comme un signe. Rien d'autre. lan se leva et se dirigea vers la carriole. Il prit une orange dans le sac en jute et un couteau pour la peler. Il tremblait. C'était comme un test et il sentait que Clarky l'observait avec attention. Il avait déjà pelé des oranges, bien sûr, mais il voulait que l'opération soit ce jour-là parfaite. Il prit une inspiration, glissa la lame sous la peau du fruit. Il pressa le pouce contre la surface ainsi bombée et commença à faire tourner l'orange, la peau se déroulant comme une fleur. À un moment, il appuya trop fort et transperça la chair. Un peu de jus lui gicla dans les yeux. Il grimaça. La peau cependant ne s'était pas rompue. lan se reprit, continua doucement, jusqu'à ce qu'elle se détache et tombe. Parfait. Il coupa l'orange en deux et la tendit à l'homme.

“*Respect !*” fit-il en lui déposant l'argent dans la main. lan tendit l'argent à Clarky mais le rasta refusa d'un signe. lan s'assit à côté de lui. Il n'y avait rien à ajouter.”



CRITIQUES ♦ LIVRES

La langue déplace la Jamaïque

Le premier roman de **Kei Miller** traduit en français est sorti en 2016 chez Zulma.

Qui une année après l'édite en poche, et le promet à nouveau. Une bonne idée, qui peut permettre à *L'authentique Pearlina Portious* d'atteindre en France un public plus large, conforté par la sortie concomitante de *By the rivers of Babylon*, publié en septembre.

Les deux romans révèlent la même audace d'écriture, la même force de libération, la même foi dans la puissance du verbe, du rêve éveillé et de l'incantation. Le peuple de Jamaïque en est le personnage principal, diffracté en petites filles aux Mman increvables, en lépreux reconnaissants, en prêcheur volant, en prophétesse vociférante. Autant de personnages passionnants totalement incompris dès lors qu'ils sortent de Jamaïque, ou se heurtent à la prétendue rationalité (post)coloniale.

Adamine, fille de l'authentique Pearlina Portious, « crieuse de vérité » admirée et redoutée en Jamaïque, est maltraitée en Angleterre, puis internée. Sa parole y est niée, détruite, comme les broderies de sa mère trop colorées qui pourtant soulageaient *authentiquement*



les lépreux, mais que ni le révérend blanc, ni la tradition jamaïcaine ne pouvaient admettre. La vérité de la révolte, de l'affranchissement véritable, vient directement de ces personnages aux marges de la société jamaïcaine, qui brodent une autre langue, une autre parole, ou s'envolent *authentiquement* des arbres comme dans *By the rivers of Babylon*. Le travail de la langue, qui non seulement introduit de très nombreux créolismes mais plus précisément

resserre, dérythme, image, poétise et épice l'anglais, est magnifiquement retranscrit dans la traduction française de **Nathalie Carré**, qui a l'intelligence de s'attaquer directement aux particularités de langue du créole anglais pour inventer leur musique en français. Surtout dans le récit d'Adamine, prophétesse dont l'invention verbale n'a d'égale que la violence, le souffle, l'oralité qui déconstruit et chante le réel. Sa narration alterne avec celle de *Monsieur Gratte-Papyè*, personnage miroir de l'auteur, venu en Jamaïque reconstruire les étapes d'une histoire volontairement tue et mythifiée. Car c'est par la langue et le récit retrouvés que la libération peut s'accomplir.

♦ AGNÈS FRESCHEL ♦

L'authentique Pearlina Portious, 9,95 €
By the rivers of Babylon, 20,50 €

♦ Kei Miller traduction Nathalie Carré
Éditions Zulma



By the Rivers of Babylon

Ce jeune auteur jamaïcain, né en 1978, reconnu dès la parution de son premier recueil de poèmes en 2006 pour la puissance libératrice de sa langue, affine, dans ce troisième roman, sa vision d'êtres déchirés par la difficulté d'échapper à leur condition dans un pays confronté à des formes renouvelées d'oppression. Le geste de colère inconsidéré qui conduit un maître d'école à couper les dreadlocks d'un de ses élèves, le petit Kaia, élevé par sa mère célibataire, Gina, et son arrière-grand-tante aveugle, Ma Taffy, est au cœur d'un récit qui résonne au-delà du drame suscité par cette agression. En effet, comme l'affirme le narrateur, mort, jamais nommé : « *Il ne serait pas exagéré de dire que chaque jour contient en son sein toute l'histoire.* » La beauté magique de ce roman est

de faire vibrer comme autant d'évidences les croyances des habitants d'Augustown, cette banlieue délabrée qui porte comme une balafre les stigmates d'« *un temps où tout était beau* ». Sa force est de rendre sensibles les aspirations de ses habitants et leurs combats, spontanés ou organisés, contre inégalités et injustices.

Le roman ne respecte ni chronologie ni source unique d'informations sur les événements rapportés. Trois épisodes reviennent comme autant de repères qui interrogent les termes de l'évolution politique et sociale de la Jamaïque et soulignent la prégnance du passé : la marche du 1^{er} août 1838, qui accompagne la signature par la reine Victoria du document marquant l'abolition de l'esclavage, l'ascension du prédicateur « Lord » Bedward



dans les cieux annoncée pour le 31 décembre 1920 et les cris de vengeance des rastafaris le 11 avril 1982, suite à l'humiliation subie par Kaia et l'insulte infligée à leur culture.

Les allusions répétées à des ouvrages rastafariens, comme les écrits de Marcus Garvey ou *The Promised Key*, opuscule publié sous le pseudonyme de G. G. Maragh par Leonard Howell et Robert Hinds, la mention, *a contrario*, de livres critiques sur les risques que représente la population noire des Caraïbes, comme celui de Harry A. Franck, *Roaming through the West Indies*, contribuent à anticiper la catastrophe ou *autoclaps*, mot emprunté au dialecte local.

Par une mise en scène déjà présente dans *l'Authentique Pearlina Portious*¹, où il entremêlait le récit de sa vie racontée par l'héroïne elle-même avec l'interprétation contestée qu'en proposait l'auteur présumé du roman, Kei Miller diversifie les angles d'approche. À une histoire telle qu'elle est transmise oralement, à celle qui est inscrite dans les livres, il rattache un nouveau genre, l'« histoire-gazette », déroulée par des journalistes. Ces lectures plurielles viennent étayer les témoignages contrastés des protagonistes qui, chacun en leurs termes, dans leur vécu et dans leur chair,

1 - Kei Miller, *l'Authentique Pearlina Portious*, traduit par Nathalie Carré, Paris, *Zulma*, 2016

portent toute la Jamaïque, même s'ils n'en incarnent que l'un des enjeux. Les larmes d'un enfant, a qui sa mère répétait que ses dreadlocks lui donnaient la force du lion, ravivent des blessures intemporelles ; son impuissance à se rebeller, emblématique de tant de brimades faites à ses frères de couleur par « Babylone » (nom représentatif du pouvoir en place, de la police, des autorités blanches), appelle la vengeance.

Kei Miller joue à la fois sur la spécificité des destins évoqués et la dimension récurrente des conflits qu'ils révèlent, inscrivant leur solidarité dans une dynamique politique qui peine à s'affirmer. Il fait rimer misère individuelle, amours impossibles, superstitions, préjugés raciaux, avec violence étatique, répression, esclavages d'un nouveau genre, tandis que s'affirment volonté d'émancipation, affirmation physique d'une appartenance autre, mouvements de rébellion et actes de représailles. Les images sont fortes. Ma Taffy, qui a perdu la vue quand les rats, dissimulés dans le toit effondré de sa maison, lui ont dévoré les yeux, raconte à Kaia l'espoir suscité dans la population par la prophétie de Bedward, l'« *histoire d'un homme qui lutte et que son pays met à terre* ». Ian Moody, devenu le rastafari Bongo Moody quand il rejoint les Bobo Shantis, porte encore le poids de son ami Clarky, arrête et matraqué



sous un grossier prétexte, et qui s'est suicidé pour avoir eu le crâne rasé et être revenu de prison sans ses dreadlocks. Gina, qui se rend de la maison cossue de Beverly Hills, où elle a travaillé pour Madame G. et étudié avec son soutien, à sa pauvre baraque d'Augustown, pour y lire, devant Ma Taffy et Kaia, le courrier de l'université confirmant son admission, voit tout son monde basculer devant les dreadlocks coupées de son fils et se doit de répondre par la violence à la violence faite à son enfant et à ses idéaux.

Kei Miller n'a pas recours à de longues diatribes idéologiques : mis à part les quelques sermons du pasteur Bedward, la mort qui frappe les jeunes noirs – victimes plus que les jeunes blancs de brutalités, de malnutrition, de maladies (de dysenterie notamment) – ou l'injustice qui les pénalise dans la réalisation de

leurs rêves ne sont suggérées qu'à travers des anecdotes glissées presque insidieusement dans le fil du récit. Il ne présente pas comme des mouvements mûrement pensés les rassemblements des habitants d'Augustown, pas plus qu'il ne prétend dûment prémédités les agissements des Bobo Shantis ou du Gang Angola sous l'égide du jeune Soft-Paw : seuls, des cris, des chants incantatoires les accompagnent : « *Vole, vole, jusqu'à Sion... Vole jusqu'à...* » ou encore : « *Entends les mots du Rastaman, O Babylone, ton trône s'effondre, s'effondre...* » La vision d'une société explosive s'impose parce que chacun, qu'il le veuille ou non, qu'il en ait conscience ou pas, héritier de siècles d'esclavage, porte en lui l'espoir d'une libération.

Si l'histoire est racontée, « *c'est pour être sûre qu'elle ne va pas mourir avec toi* » : au lecteur de poursuivre la transmission de ce rêve d'émancipation.

Sylvie Bressler



Rentrée : notre sélection de romans étrangers

191 romans d'ailleurs

Des 581 romans qui paraîtront d'ici à la fin octobre, 191 sont des romans étrangers, soit un tout petit peu moins que l'an dernier. Comme toujours, la littérature anglo-saxonne s'impose, mais nombre de pépites viennent d'Europe et d'Asie. Nous avons sélectionné ici quelques ouvrages, mais nous vous parlerons aussi ultérieurement (entre autres) de *K*, de l'Américain Don DeLillo ; de *Aux confins du monde*, quatrième partie de l'autobiographie de Karl Ove Knausgaard, surnommé le Proust norvégien ; et d'*Underground Railroad*, de Colson Whitehead, roman sur l'esclavage, qui fait sensation ici, comme cela a été le cas Outre-Atlantique.



Katie Kitamura



Margaret Atwood



Ken Follett



Ron Rash



Kang-Myoung Chang



Maja Lunde

Martha Riha, Jean Massé, Marc Olivier, Lili Anterspan, DR, Oksa Berby

Le cœur de la Jamaïque



Kei Miller
*By the rivers
of Babylon*
Zulma,
292 pages, 20,50 €.

Ma Iaty, vieille Jamaïcaine d'un quartier noir et pauvre, sent qu'un drame va arriver. Son petit-fils est rentre de l'école en larmes. Le maître lui a coupé ses *dreadlocks*. Ces cheveux tressés sont tout un symbole pour les Rastafaris. Avec ce coup de ciseaux, ce sont des années de domination des Blancs, d'humiliation des Noirs qui resurgissent. L'auteur, déjà remarqué avec son premier roman *Pearline Portious*, confirme son talent à entraîner le lecteur dans une Jamaïque captivante. La traduction est si fine qu'on déguste chaque mot *autan-lontan*, comme disent si bien les Jamaïcains. (Karin Cherloneix)



By the rivers of Babylon, Kei Miller

Ecrit par Yasmina Mahdi 15.09.17

À propos de By the rivers of Babylon, septembre 2017, trad. anglais (Jamaïque) Nathalie Carré 304 pages, 20,50 €

Voici un roman qui a gardé le titre anglais d'un territoire décrit par Kei Miller, jadis jardin de paradis, devenu *une vallée délabrée* faite de ruelles bordées de tôles ou de clôtures en ferraille (...) *Là où se tenait autrefois une merveille de verte colline*. On sent ce pays à travers la perception d'une vieille femme aveugle, du peuple jamaïcain accablé de cicatrices (balafres, œil crevé), de dévastations (*l'autoclapse des rats*), d'injustices et de violences policières contre *les badboys d'Augustown*. Babylone, littéralement *Porte du dieu* – selon Jacques Ellul –, le jardin originel du désir de l'homme qui le remplace par la *Ville parfaite* annoncée dans la Bible, qui oscille entre chute et rédemption. L'origine mythique de la croyance rastafari se loge en Éthiopie, un des berceaux de l'humanité et du règne d'Hailé Sélassié, Ras Tafari Makonnen. Babylone est donc identifiée par les rastafaris qui se nomment descendants des tribus perdues d'Israël, un lieu perverti car volé par l'Occident et ses potentats.

Dans ce roman, *By the rivers of Babylon*, la nature recouvre comme témoin muet des exactions atroces. La gardienne de la cité, c'est *Ma Taffy*. En elle se concentrent la lucidité, le passé et les récits d'*Augustown*. Et c'est avec une langue créole, habitée, vivante que la grand-mère ressuscite une partie de l'histoire intime, non dite du peuple jamaïcain. Ses paroles survolent le quartier, les pires événements du quotidien, les imprécations obscènes des habitants comme la poésie de leurs croyances. Le parler créole, réappropriation d'un langage, d'un idiome caraïbéen, repousse la mainmise autoritaire des colons anglo-saxons.

Le territoire est anthropomorphisé. Il s'y divise autant en lieux, en parcelles qu'en membres torturés, découpés, mutilés. Grâce à la force transgressive de la parole des femmes, le roman amorce l'histoire d'une émancipation. Une correspondance s'établit entre le corps ontologique (esclavagisé) et la terre, l'espace géographique, tous deux confisqués et exploités. La résistance et le soulèvement qui s'ensuivent permettent la prise de conscience du patrimoine dérobé illégitimement et la réunification du peuple noir jamaïcain. Énumérer les brigandages et les sévices permet l'éveil de conscience au même titre qu'un médecin décèle les maladies et les traumatismes afin de les guérir. Car ici, c'est le droit aux soins qui est spolié. Les analogies organiques sont un procédé stylistique et le moyen d'entrée dans l'histoire de cette contrée secrète. Les femmes restent des mères nourricières et protectrices d'hommes discriminés où des êtres luttent pour conserver une dignité et une foi. À *Augustown*, on ne naît pas *petite frappe*, mais on le devient dans cette communauté suburbaine. Et l'on sait bien qu'ailleurs *des jeunes (...) n'ont jamais vu d'autres jeunes mourir*. Au bout de la révolte, le langage des armes fait place à la sagesse des anciens.

Ici, donc, les signes se muent en miracles autour de mythes à la croisée de l'Afrique et de la chrétienté, *des enchantements*. Kei Miller retrace la généalogie des événements d'un groupe humain et c'est très émouvant ; un groupe qui voue un culte aux Nazaréens, pour lequel les cheveux tressés font un lien entre le ciel et la terre, et où couper les dreadlocks reste un sacrilège. Les images de la terre sont puissantes, et les habitants pourtant déracinés (anciens esclaves déportés) se sont nourris, depuis leur déportation, de cette terre jamaïcaine et de sa végétation luxuriante, s'en sont appropriés la teneur. Kei Miller transforme les griefs en écriture et les place dans la bouche des personnages touchés par la lucidité de leur condition. Un autre fléau persiste, celui des sectes, l'auteur cite à ce sujet une *manière presque « pentecôtiste »* d'enseigner, endoctrinement qui fait commettre le pire méfait infligé à un Rastafari, celui de raser la tête de l'écolier – acte qui ressemble à un scalp. Notons que la Jamaïque fut peuplée depuis l'an 1000 d'Indiens Arawaks, quasi totalement exterminés à la fin du XVI^e siècle. La symbolique du cheveu est donc très importante. Ainsi les dreadlocks coupées se tordent encore à terre semblables à des serpents – allusion à la tête de Méduse et à une mutilation. Contrairement aux Rastafaris, le maître d'école dompte sa chevelure *afro de nature* avec force onguent et coiffage, afin d'échapper à l'aspect *d'un petit africain sortant tout sale de sa savane*. La société jamaïcaine, dénoncée

par K. Miller, se divise en raison de la couleur de la peau – une vision raciste –, entre des *sang mêlé (...)* *ashanti ou yoruba* et des *jeunes filles de bonne famille à la peau claire, des bébés café au lait (...)* *un peu au-dessus de la majorité noire*. Le complexe de la peau s'est étendu comme une malédiction dans toute l'Afrique, avec les (pires) soins cosmétiques destinés à blanchir, défriser et raidir les cheveux.

L'humour de l'écrivain teinté de compassion adoucit les coups du destin et le poids des complexes qui ont causé tant de mésestime de soi – une des résultantes de l'esclavage et de l'apartheid. Il y a un point culminant dans ce roman avec l'apparition d'un pasteur thaumaturge, *Master Bedward*, qui rappelle par son don les anciennes croyances des *africains volants*. Une façon de faire retour sur le sort terrible des captifs exilés en Jamaïque, de rendre ce sort audible par l'apparition d'un prêcheur volant, d'un saint en lévitation, miracle qui aide à expurger ce crime commis contre l'humanité. La catharsis en passe par le rite et il est ici biblique et évangélique. Le prêche exhorte les *Noirs et pauv'* à se délivrer de leurs chaînes, parabole liée au culte de l'Afrique de l'Ouest d'*Anansé l'Araignée*, à l'origine de l'apparition de la vie sur terre. En face, l'administrateur colonial, le gouverneur logé dans un luxe offensant, se plaît à faire usage de la force contre les *voyous de Noirs*. À l'instar du grand livre de Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde* (1981), un prophète surgit au milieu des laissés-pour-compte d'*Augustown*, entraînant ses ouailles à la rébellion.

Pour conclure, disons que *By the rivers of Babylon* baigne dans un contexte de domination qui génère des dissociations de personnalité et la volte-face d'un *homme qui lutte et que ce maudit pays a décidé de mettre à terre* dans un continent *sous le voile noir de l'histoire*. Néanmoins, Kei Miller pousse son texte jusqu'aux frontières du merveilleux, du conte au-delà d'un folklore réducteur. Les descriptions sur des gestes aussi sobres que précis entre les garçons et les fruits poétisent le récit pourtant inscrit dans un certain fatalisme, comme peler une orange, *la peau se déroulant comme une fleur*. Une symphonie de couleurs et de sons ponctue le temps, l'air et les cieux jusqu'au peuple chthonien, *car ce qu'ont entendu serpents, grenouilles des bois, souris, punaises : est-ce que cela ne compte pas ?*

Bref, ce beau roman soulève la question des saveurs, des cinq sens, du licite à l'illicite, des échelles géographiques et des échelles de valeur, la question de la couleur de peau, mise en garde à l'intérieur des conversations les plus banales : *ces pestes de Kingston qu'iraient vous voler le lait jusque dans vot' café !* – le lait ayant plus de prix que le café, couleur locale, discrimination de nature identique à celle de la hiérarchie anglo-saxonne entre maîtres et domestiques ; la différence de carnation imposant *une distance infranchissable*. La suite appartient aux lecteurs, à leur seule appréciation d'un monde que paraphrase Kei Miller, où il faut *utiliser les armes de Babylone contre Babylone*.

Yasmina Mahdi



BY THE RIVERS OF BABYLON de Kei Miller

Traduit de l'anglais (Jamaïque) par Nathalie Carre, Zulma, 292 pages, 20,50 €

Dans un nuage de ganja, son petit-fils colle à elle, Ma Taffy, la vieille aveugle, raconte encore emue l'histoire du prêcheur volant Alexander Bedward (1848-1930). Si le livre de Kei Miller commence comme un conte exotique qui fleurit bon la Jamaïque, il évolue très vite vers une version protéiforme. L'histoire académique se mêle au réalisme magique. Ma Taffy, qui a eu les yeux mangés par les rats, sait captiver son auditoire : « *Au tan-lontan, y avait une eglise ici à Augustown* ». Les personnages, qui s'expriment tous dans un créole imagé, tranchent avec le vocabulaire littéraire et classique du narrateur. Dans cette vallée imaginaire, les personnages prennent corps. Tout les y force : la chaleur, la violence, la pauvreté. Monsieur Desmond et sa Monica font resonner leurs ebats dans tout le quartier. Sister Gilzene, vieille fille sans enfants, perd la boule et parle à la mort. Monsieur Saint-Joseph, le maître d'école condescendant, ne supporte pas ses élèves rastafaris. Raison pour laquelle il a rasé la tête du petit Kaia, déclenchant ainsi une révolte que rien ne semble pouvoir arrêter. Ici, tout est hiérarchie. Les Blancs règnent en maître à Bervely Hills, le quartier chic des hauteurs. Les « *café au lait* » se font passer pour des Blancs vis-à-vis des Noirs. Aux Noirs sont réservées les humiliations. Au cœur de ce chaudron, Alexander Bedward prêche la bonne parole au début des années 1920. Ses sermons, rehaussés de citations bibliques, appellent à la révolte : « *Nos ti-moun meurent d'être nes tout en bas, tellement bas qu'on creuse ti peu la terre et on trouve la tombe* ». Une situation insurrectionnelle que ne peut tolérer l'administration coloniale. Le destin de Bedward, arrêté et interné dans un asile, sert surtout d'étendard pour dénoncer la société coloniale raciste. Kei Miller étrille ce système répressif avec fougue dans une langue pleine de vie, créatrice, aux termes éloquents : « *femme-misère* », « *bouche-cancan* », tout en alliances de termes et glissements phonétiques.

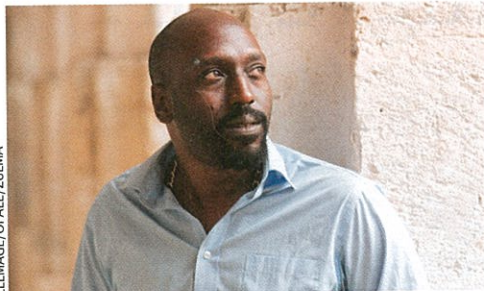
Franck Mannoni

Tonique Jamaïque

7 septembre >
ROMAN Jamaïque

Kei Miller compose un roman choral dans lequel sa terre natale surgit sous le signe de la misère, de l'espoir et de la vie.

« Il existe des histoires à Augustown. Certaines sont des enchantements, d'autres des tragédies, mais la plupart du temps, elles sont un peu des deux. » C'est l'esprit du roman de Kei Miller. L'auteur et poète jamaïcain a été récompensé par l'OCM Bocas Prize for Caribbean Literature. Pour lui « chaque jour contient en son sein toute l'histoire », tant il annonce quelquefois un revirement imperceptible. Ainsi le petit Kaia, un rastafari, débarque de l'école avec les cheveux courts. Comment son enseignant a-t-il osé toucher à ses mèches sacrées ? Sa mamy, Ma Taffy, n'en revient pas, d'autant qu'elle pressent que cela annonce un malheur bien plus grand. Cette doyenne en a pourtant vu d'autres, dans sa « *morne petite vallée au coin des Caraïbes* ». La violence y sévit constamment, mais elle est respectée de tous, y compris du chef de gang, Angola.



MEMO PEPIN SLEZAKOVITCH/
LEIMAGE/PALEYZADURA

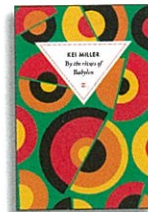
Kei Miller

Cette merveilleuse conteuse aime plonger dans les mythes du passé, pour teinter le présent d'une touche extraordinaire. Mais à l'instar de Shéhérazade, elle n'est pas dupe. On ne peut pas éternellement repousser une épée de Damoclès. « *La nuit de l'autoclapse, le ciel était comme du velours bleu. Une lune d'argent luisait.* » « L'autoclapse », une notion qui désigne « *une catastrophe aux promesses d'apocalypse* ». Tout comme la foudre, elle peut frapper n'importe qui à n'importe quel moment.

Les cheveux courts de Kaia plongent sa mère, Gina, dans le désarroi. Cette femme désarmante s'est battue pour échapper à sa condition précaire, mais elle a finalement

« *appris des tas de choses qui ne s'apprennent pas dans les livres, ni avec le cerveau. Elle a appris avec le cœur.* » Une leçon d'humilité et de souffrance qui caractérise d'autres personnages composites de ce roman. Chacun apporte sa propre musicalité, en slalomant entre les bornes de la fatalité.

« *Pour véritablement connaître un homme, il faut connaître la forme de sa douleur.* » Il en va aussi d'un pays, comme la Jamaïque. « *L'île était à cran : cela se sentait. On est un peuple humilié qu'a besoin d'être relevé.* » Kei Miller en dresse un portrait plein de couleurs, de contradictions et d'émotions. L'histoire d'un espoir qui risque de muer au fil des années.
Kerenn Elkaïm



KEI MILLER

By the rivers of Babylon

ZULMA

TRADUIT DE L'ANGLAIS (JAMAÏQUE)

PAR NATHALIE CARRÉ

TIRAGE : NC

PRIX : 20,50 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-84304-800-5



9 782843 048005

Dystopie, crimes et romances

Les incontournables de la rentrée littéraire 2017



KEI MILLER

« Vole, vole, jusqu'à Sion, vole, vole, jusqu'à la maison. »

— BY THE RIVERS OF BABYLON —

À l'aube de sa quarantaine, l'écrivain jamaïcain **Kei Miller** signe un grand roman, qui pourrait être le roman d'une vie. Un beau jour de 1982, dans le quartier pauvre d'Augustown, à Kingston, le petit Kaia rentre de l'école sans ses dreadlocks. La faute de son maître, le perturbé Saint-Josephs. Lorsque sa grand-mère aveugle réalise ce drame, elle comprend, tout de suite, que va se produire un autoclapse – une tragédie éphémère et ultra violente. Évoquant la foi rastafari et les fissures du contrat social en **Jamaïque**, *By the rivers of Babylon* en apprend beaucoup sur cette île dangereusement ambivalente.

S.R.

By the rivers of Babylon de Kei Miller, Zulma.



Kei Miller

By the rivers of Babylon

Roman traduit de l'anglais
(Jamaïque) par Nathalie Carré.
Zulma, 2017, 304 pages, 20,50 €.

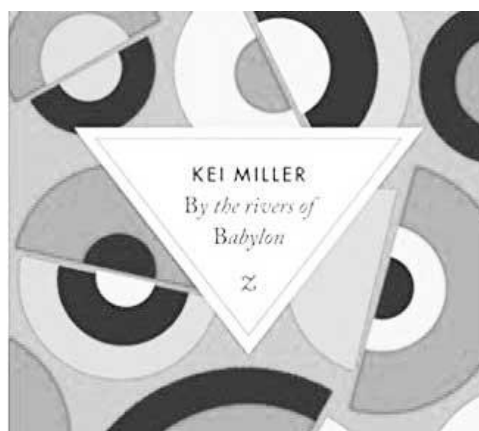
■ Quel bonheur de lecture que ce roman au titre mythique ! « *By the rivers* » (psaume de David devenu le chant fondateur des rastafariens) : c'est-à-dire à côté, toujours, sur les côtés, comme l'est Augustown, village pauvre et à peine imaginaire situé en Jamaïque, que surplombent bien sûr des collines réservées aux riches blancs. « Et que jamais la lame du rasoir ne passe sur ta tête » : fière de son appartenance à cette parole, la famille entière de Ma Taffy, vieille femme aveugle et cheffe incontestée, sa nièce Gina et son neveu Kaïa, vivent en *dreadlocks* et fument des joints pour résister à l'oppression anglaise et à son lot de racisme et d'humiliations. Au sein du récit principal qui tient en une journée, celle de « l'autoclapse » (l'apocalypse, dans le parler jamaïcain), se déploient d'autres récits : contes de Taffy qui narre les vies des habitants d'Augustown, récits d'une narratrice dont l'identité n'est révélée qu'à la fin, tragique, de l'histoire. Comme les personnages qu'il met en scène, des prédicateurs volants cherchant simplement à donner de l'espoir aux laissés-pour-compte, le récit prend peu à peu son envol. Le roman, qui émeut au départ par la force poétique de son écriture et par l'adresse faite aux lecteurs, pris à témoin de la véracité des mots,

sinon des faits, se met ensuite à tourner par la structure en spirale que lui invente l'auteur : les choses et les êtres reviennent à la même place, mais un peu plus loin, comme Miss G. qui retourne sur les lieux de son amour perdu, ou Madame G. qui enlace l'enfant dont elle ne sait pas, mais devine, qu'il est son petit-fils. Inspiré par les mots de deux poètes, Ishion Hutchinson et Kamau Brathwaite, Kei Miller nous offre ici un admirable roman.

■ Véronique Petetin

LUMINEUX !

Vieux SAVANE – 24 septembre 2018



Kei Miller
By the Rivers of Babylon
Editions Zulma. Septembre 2017.
291 pages

Par petites touches, Kei Miller, romancier et poète né en 1978 et vivant au Royaume uni nous parle de sa Jamaïque natale, de ses rêves, de ses contradictions, de ses déchirures. « By the Rivers of Babylon » raconte ainsi une violence sociale en arrière plan des flash-back qui l'explicitent et la mettent en perspective. Elle se déroule sur fond de lutte de classes, où tristement la couleur s'invite comme un indicateur des heurs et/ou malheurs du monde alentour. Plus vous avez la peau claire, plus vous flirtez avec l'aisance sociale. Plus elle s'assombrit, plus vous courez le risque d'entamer une descente aux enfers. Une telle appréhension se répercute aussi dans les fantasmes de blanchisation qui se bousculent dans la tête de nombre d'amoureux transis qui veulent s'en servir comme une courte échelle pour rompre avec leurs tristes conditions et espérer se construire un avenir prometteur.

Au milieu de ces errances flotte une odeur de ganja qui s'échappe des volutes de fumée aspirées avec gourmandise avant d'être offertes à l'immensité. Par sa construction narrative d'une beauté à couper le souffle et son rythme tonique qui déstructure toute linéarité, By the Rivers of Babylon, dont la traduction française est exquise, nous plonge dans les abysses des inégalités sociales de la société jamaïcaine. Il y est aussi question des interpellations identitaires au détour de noms aux consonances exogènes, qui racontent une histoire de domination, d'aliénation et de volonté d'émancipation, cherchant vaille que vaille à se

distancier des griffures qui défigurent la société.

On y va à la rencontre de la pauvreté et son lot de grossesses précoces, de naissances clandestines, d'avenirs confisqués avant qu'ils ne puissent cracher leurs potentialités. Et en arrière plan une bataille pour la dignité, comme en atteste l'imploration de la grand-mère Ma Taffy à sa petite fille : « Laisser un idiot te baiser, passe encore, mais le laisser faire de toi une idiote ça non ! Laisse jamais un homme faire de toi une idiote ! ». Dans ce milieu là en effet, les hommes reluquent très tôt les petites filles dont ils devinent les promesses et se positionnent pour les cueillir à la fleur de l'âge, s'essayant de les amadouer à force d'argent, de luxure.

Voilà que vient au monde Kaia, petit-fils de Ma taffy, fruit de la rencontre improbable entre une fille d'Augustown, quartier pauvre de la banlieue de Kingston, et d'un garçon du quartier aisé des hauteurs de Beverly Hills. Un enfant des amours interdites et clandestines de gosses qui se dressent contre l'establishment, en manque complet de repères puisque tout est à reconstruire. Des dreadlocks comme étendard d'une contestation, défiance de l'ancien monde, promesse d'une aube nouvelle qu'il fallait faucher de toute urgence avant qu'elle ne consolide ses audaces. Dérangé, l'instituteur, Monsieur St-Josephs finit par raser Kaia, lui ôtant ainsi un symbole de résistance et de créativité. Drôle de cheminement tout de même que cette histoire qui trace son propre chemin, illustratif d'un dévoilement destinal. Sa maman Gina avait rencontré dans une autre vie le fils de ses futurs patrons. Retour anonyme sur des lieux chargés d'histoires où continue de se manifester l'inéluctabilité tragique du destin. Comme un rouleau compresseur. Avec ses délicatesses et ses brutalités. Son sublime et son tragique.

Et cette description de la foule dans sa dynamique impersonnelle et dans sa lâcheté, dans son irresponsabilité qui se cache derrière le masque de l'anonymat.

Difficile de sortir d'un trou à rats lorsqu'on est pris comme dans un destin clos qui ronronne sous une forme d'espérances qui se mordent la queue, empêtrées dans l'impossibilité de libérer les potentialités qui sommeillent dans leurs entrailles. Gina Elisabeth Mc Donald pour les uns. Miss G pour les autres. Elle, telle qu'en elle-même, s'effondre pour ensuite flotter dans les nuages d'où elle peut observer le monde.

Porté par une puissante force de création, d'imagination et de déconstruction, le lumineux roman de Kei Miller est habité par une blessure même si elle n'en fait pas une aigreur qui s'abîme dans une sorte de vengeance à rebours. Le récit s'illumine dans un monde fractionné, divisé, s'enroulant dans des intimités et des attentes qui se tournent le dos lorsqu'ils ne se regardent pas en chiens de faïence. Gens d'en haut et gens d'en bas avec leurs vécus, leurs rêves qui s'édifient et se structurent dans des territoires différents.